



Revue

HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 17 (2025)

Des Parisiens communards aux Indiens communistes. La Commune et la peur de l'insurrection populaire dans la presse péruvienne de la fin du XIX^e siècle

Maud YVINEC

www.hisal.org | octobre 2025

URI: <http://www.hisal.org/revue/article/yvinec2025>

Des Parisiens communards aux Indiens communistes. La Commune et la peur de l'insurrection populaire dans la presse péruvienne de la fin du XIX^e siècle

Maud Yvinec*

Introduction

La Commune de Paris est sans doute l'un des épisodes de l'histoire contemporaine qui a le plus fait couler d'encre, surtout au regard de sa brièveté. Si l'on ne cesse encore d'écrire sur divers aspects de la Commune, il semble se dégager parmi les travaux les plus récents la volonté de mettre plus particulièrement en lumière la pluralité de l'événement. Ainsi, depuis plusieurs années, certains historiens et historiennes cherchent à explorer la diversité des acteurs et des détracteurs de la Commune, notamment à travers une « histoire par le bas », à l'échelle des quartiers (Godineau 2010, Cordillo 2021). D'autres veulent revisiter sa dimension nationale, en particulier à travers les communes de province (César et Godineau 2019). Enfin, et c'est l'aspect qui nous intéresse plus spécifiquement ici, on trouve des analyses sur sa portée globale (Deluermoz 2020). Il faut dire que la Commune, véritable mythe mondial – que ce soit comme modèle ou comme repoussoir – a eu d'importantes répercussions internationales pour différents mouvements révolutionnaires mais aussi des impacts sur les débats politiques internes de bon nombre de pays. Or cela s'explique en premier lieu par la circulation de l'information à la fin du XIX^e siècle : la Commune a eu des résonances un peu partout car ce fut un « événement médiatique global » (Deluermoz 2020 : 75). À l'ère de la « civilisation du journal »¹, l'insurrection parisienne a alors contribué à alimenter des représentations sociales. C'est ce que nous souhaitons ici examiner pour le cas du Pérou, où l'écho qu'a eu la Commune a été relativement peu étudié.

Au Pérou, l'actualité française occupe une place très importante dans la presse du XIX^e, notamment dans la seconde moitié du siècle, au cours de laquelle l'influence

* Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne / Mondes Américains, CRALMI.

¹ C'est le titre d'un ouvrage de référence sur l'histoire culturelle de la presse française au XIX^e siècle qui illustre comment les journaux, par leur essor nouveau, ont contribué à construire les imaginaires sociaux de l'époque (Kalifa, Régnier, Thérenty et Vaillant 2011). Si le livre traite de la France, l'idée d'une « civilisation du journal » est largement transposable à l'Amérique.

politique et culturelle de la France en Amérique latine ne cesse de s'affirmer (Lempérière, Lomné, Martínez et Rolland 1998). Au fil des années, les journaux péruviens se cantonnent de moins en moins à la reprise et à la traduction d'articles de périodiques français ou européens comme c'était le cas auparavant : dans le dernier tiers du XIX^e siècle, le rythme et les types d'articles changent, avec les nouveaux moyens de communication (l'amélioration de la navigation à vapeur et le développement du télégraphe transatlantique), mais aussi avec le rôle croissant des correspondants qui rédigent des articles s'apparentant parfois à de véritables reportages.

C'est dans ce contexte qu'au Pérou, comme ailleurs en Amérique, la Commune de Paris fait assez vite l'objet de très nombreux articles de journaux. Les principaux périodiques péruviens de l'époque, comme les autres grands périodiques d'Amérique latine, publient des informations brèves arrivées par télégraphe, ainsi que des documentés élaborés par le gouvernement de la Commune et le gouvernement de Versailles, mais aussi bon nombre de longs articles qui analysent et commentent les événements. Puis, dans les décennies qui suivent l'insurrection parisienne de 1871, en particulier pendant la guerre du Pacifique et dans l'après-guerre du Pacifique, la référence à la Commune réapparaît régulièrement dans la presse de Lima, mais cette fois pour commenter l'actualité nationale : certaines émeutes ou révoltes populaires sont parfois comparées à la Commune de Paris, alors même qu'elles n'en sont pas directement inspirées.

De quelles manières et dans quels buts la Commune est-elle évoquée dans la presse péruvienne de la fin du XIX^e siècle ? À travers une histoire culturelle des représentations, cet article voudrait apporter quelques éléments de réflexion concernant les discours journalistiques péruviens sur la Commune de Paris, en analysant la façon dont ces discours ont pu refléter, mais aussi construire, des imaginaires sociaux. Dans cette perspective, on évaluera tout d'abord la portée des articles de journaux sur la Commune en examinant la place qu'ils ont occupé dans la presse. On montrera ensuite que ces articles ont non seulement constitué, pour les élites créoles péruviennes de la fin du XIX^e siècle, des regards sur l'Autre étranger – la France – mais également alimenté une peur de l'Autre intérieur – les masses populaires, et en particulier les « Indiens ».

La Commune comme événement médiatique au Pérou

La Commune occupe largement l'attention médiatique du Pérou dans la seconde partie de l'année 1871. Ainsi, la presse en parle bien plus qu'elle n'avait parlé, par exemple, de la Révolution française de 1848 (Ragas et Rosas Lauro 2007). S'il est difficile de faire une mesure quantitative et qualitative très précise de la place prise par la Commune dans les journaux, on peut toutefois affirmer que cette place est importante. À l'époque de la Commune, les trois principaux journaux de la capitale

péruvienne sont *El Comercio*, de tendance libérale modérée, *El Nacional*, journal libéral concurrent du précédent, et *La Sociedad*, journal catholique conservateur. Ces trois journaux publient différents types de textes sur la Commune à un rythme relativement soutenu – même si la transmission des nouvelles est logiquement moins rapide que dans d'autres régions d'Amérique². Environ une à deux semaines après les événements, on trouve dans les journaux liméniens des informations brèves de Paris ou de Versailles reçues par le câble de New York puis retransmises depuis les États-Unis. Un peu plus d'un mois après, les journaux publient également des « chroniques » beaucoup plus longues, reçues par courrier, donc par bateau. Enfin, se trouvent retranscrits de temps à autres différents documents, notamment des traductions de manifestes³ ou de décrets⁴ de la Commune, ou encore des sortes de revues de presse des journaux français⁵ (communards et anti-communards), la plupart du temps joints aux « chroniques » par leurs rédacteurs. Tous ces textes sont regroupés dans les sections « *exterior* » des journaux.

Or, entre mai et septembre 1871, la plupart des sections (pour ne pas dire toutes les sections) « *exterior* » des grands journaux liméniens sont consacrées à la Commune de Paris. Le *Comercio*, qui est sans doute le journal péruvien le plus important pour sa longévité et pour sa diffusion, publie, à l'époque de la Commune, deux éditions par jour comptant en général huit pages chacune. Il dédie, pendant plus de quatre mois, la quasi-totalité de ses chroniques étrangères à l'insurrection parisienne. Sachant que ces chroniques constituent de très longs récits qui courent sur plusieurs pages et sur plusieurs numéros d'un quotidien qui est par ailleurs de très grand format (80 x 50 cm), on note d'emblée que la Commune occupe beaucoup d'espace. Si nous n'avons pas pu avoir accès à l'ensemble de *El Nacional* de 1871, les quelques numéros consultés de ce journal (qui dans sa forme ressemble beaucoup au *Comercio*) paraissent aussi montrer que la Commune y a fait l'objet d'un traitement important. Quant à *La Sociedad* (encore un grand format), on y trouve également toute une série de longs articles sur la Commune.

Les journalistes chargés des rubriques étrangères notent eux-mêmes qu'ils parlent presque exclusivement de la Commune de Paris : « Je voulais vous parler du traité de paix [franco-allemand], [...] mais les événements de ces derniers jours m'ont ôté la tranquillité d'esprit nécessaire pour un tel travail. De la même manière, durant ces derniers mois, je n'ai pas pu m'occuper de politique étrangère [à la France] »⁶, peut-on

² À titre d'exemple, il faut seulement quelques jours pour lire des nouvelles de France dans la presse cubaine de l'époque, grâce à la proximité du câble de New York (Gracia Marin et Lafuente 2021 : 82).

³ Voir par exemple *El Comercio*, 01/06/1871.

⁴ Voir par exemple *La Sociedad*, 24/05/1871.

⁵ Voir par exemple *El Comercio*, 23/05/1871.

⁶ « Quería hablarle a usted hoy del tratado de paz [...] pero los acontecimientos de estos últimos días me han quitado la tranquilidad de espíritu necesaria para semejante trabajo. Del mismo modo, no he podido

lire en juillet 1871 dans *El Comercio*, et « Je sais peu de choses de ce qu'il se passe à l'étranger [hors de la France], par ailleurs, tout l'intérêt se concentre pour nous en ce moment à Paris et à Versailles »⁷, lit-on à peu près au même moment dans *La Sociedad*. La Commune est sous les feux de l'actualité internationale et la presse péruvienne participe de la construction de cet événement médiatique.

Les articles les plus longs sont rédigés par les correspondants des journaux en France. Le *Comercio* en a deux principaux à l'époque de la Commune : Federico de la Vega, un libéral espagnol (qui écrit parfois sous le pseudonyme de « Lupercio ») et un certain « Nemo » qui pourrait être Gustavo de la Fuente, jeune lettré péruvien originaire d'Arequipa (López Martínez 1989 : 2006). Dans le cas de *La Sociedad*, la correspondance est assurée par Alfred Rastoul, rédacteur du journal catholique français *L'Univers*. La première personne de ces journalistes apparaît dans les « chroniques » : ils se mettent en scène sur le terrain, décrivant leurs conditions de vie dans le Paris révolutionnaire ou dans leur refuge à Versailles. Ils témoignent ainsi de ce qu'ils ont « vu de leurs propres yeux » : Rastoul affirme par exemple avoir été un « témoin oculaire » de tirs place Pigalle⁸, « Nemo » raconte, entre autres, comment il s'est retrouvé sur une barricade de la Commune sans le vouloir et la façon dont il s'est enfui⁹, etc. Les correspondants offrent beaucoup de précisions dans leurs récits – certains décrivant les faits heure par heure¹⁰ – qu'il rendent par ailleurs souvent très visuels. Ainsi peut-on lire par exemple dans un article du *Comercio* consacré aux débuts de l'insurrection que « la circulation n'est pas interrompue pour les piétons, mais c'est plus difficile pour les voitures... à partir du Boulevard Rochechouart, les voies sont libres »¹¹. Dans un autre, on trouve « un petit plan de Paris qui [...] servira pour suivre les opérations des belligérants »¹². La présence des journalistes sur le terrain et la manifestation de leur subjectivité, la relation de faits précis et les descriptions des atmosphères sont autant d'éléments qui font de certaines des « chroniques » sur la Commune de véritables reportages. Ces éléments contribuent à créer l'émotion et, par là-même, à créer l'événement.

Quand bien même l'information n'est plus d'actualité au moment de sa publication – on lit régulièrement que « lorsque [la] lettre arrivera à destination, la situation aura

ocuparme durante estos dos últimos meses de política extranjera». *El Comercio*, 03/07/1871. C'est nous qui traduisons, comme pour toutes les autres citations du texte.

⁷ «Poco sé de lo que pasa en el extranjero, por otra parte, todo el interés se concentra para nosotros en este momento en París y Versalles». *La Sociedad*, 06/07/1871.

⁸ *La Sociedad*, 22/05/1871.

⁹ *El Comercio*, 03/07/1871.

¹⁰ Voir par exemple *El Comercio*, 04/05/1871.

¹¹ «La circulación no es interrumpida para las personas que van a pie, para los coches es más difícil... A partir del bulevar Rochechouart, las vías son libres». *El Comercio*, 04/05/1871.

¹² «un pequeño plano de París que servirá [...] para seguir las operaciones de los beligerantes». *El Comercio*, 01/06/1871.

peut-être changé »¹³ – les auteurs des « chroniques » s'évertuent à donner le plus de détails possibles et leurs longs textes sont publiés *in extenso*, preuve du vif intérêt suscité à Lima pour ce qu'il se passe à Paris. Avec ces « chroniques », le lecteur d'un journal peut lire des articles sur des faits dont il a déjà pu avoir connaissance plusieurs jours ou semaines auparavant avec le télégraphe. Le type de texte ne peut cependant que davantage marquer les esprits.

Largement commentée et mise en scène dans la presse de Lima, la Commune de Paris est un événement médiatique au Pérou. Sa représentation journalistique participe dès lors à la construction d'imaginaires collectifs.

De l'Autre admiré à l'Autre décrié : regards sur la France dans la presse liménienne de 1871

Les regards portés sur la Commune dans la presse de Lima sont largement critiques vis-à-vis de l'insurrection parisienne. À travers la publication des articles de Rastoul, le journal conservateur *La Sociedad* présente, comme on peut le deviner, un point de vue réactionnaire et farouchement hostile à la Commune, décrite comme un « misérable édifice politique »¹⁴. Mais ce qui transparaît des journaux libéraux n'est pas tellement plus positif. Ainsi, « Nemo » offre au lectorat du *Comercio*, qui compte des élites politiques et intellectuelles liméniennes libérales, une vision très défavorable de l'insurrection. La métaphore de l'hydre révolutionnaire est l'une des figures les plus fréquemment employées, tout comme les métaphores de la maladie, les communards étant « l'élément gangréné »¹⁵ de la société, image que l'on lisait dans les journaux français anti-communards. Que ce soit dans *La Sociedad* ou dans *El Comercio*, on trouve également beaucoup de comparaisons avec l'époque de la Terreur : *La Sociedad* intitule un article « El terror »¹⁶, *El Comercio* affirme que les mesures de Commune sont prises « d'une manière semblable à celle de la Terreur »¹⁷ et répète quelques jours plus tard que le « règne de la Terreur a commencé »¹⁸. De façon plus générale, c'est la Révolution française, avec ses figures légendaires, qui est convoquée : les communards seraient « les successeurs des Robespierre, des Danton, des Hébert »¹⁹. Si 1789 représente un spectre menaçant dans *La Sociedad* (« les ultimes conséquences des

¹³ «tal vez cuando esta carta llegue a su destino, la situación haya cambiado». *El Comercio*, 03/05/1871

¹⁴ «miserable edificio público». *La Sociedad*, 06/07/1871.

¹⁵ «elemento gangrenado». *El Comercio*, 01/06/1871.

¹⁶ *La Sociedad*, 24/05/1871.

¹⁷ «de una manera [...] tan parecida al periodo del Terror». *El Comercio*, 04/05/1871.

¹⁸ «empezó aquel reinado del Terror». *El Comercio*, 22/05/1871.

¹⁹ «los continuadores de los Robespierre, de los Danton, de los Hébert». *El Comercio*, 01/06/1871.

principes de 1789 »²⁰), le *Comercio* voit dans la Commune « une véritable parodie de la première révolution »²¹. Dans les journaux de Lima, on ne lit rien de bon sur la Commune : une adversité qui a d'ailleurs également prévalu dans les autres principaux journaux latino-américains (Lucía 2022).

Le regard négatif sur la Commune se double d'un regard négatif sur la France. Pour la *Sociedad*, la France, « laboratoire privilégié de la civilisation moderne », est aussi « l'appareil euphonique de toutes les prédications de débauche qui, depuis plus d'un siècle, déconcertent et dégradent le monde »²². Des pages du *Comercio*, ressort l'idée d'une décadence de la France. « Nemo » déclare par exemple que « un peuple barbare, sanguinaire et féroce (...), ce sont les hommes qui dominent aujourd'hui Paris, cette ville illustre, le foyer de la civilisation moderne », et il affirme un peu plus loin qu'il s'agit d'une « société en pleine décadence », comparant la France de 1871 au déclin d'Athènes²³. Pour les élites liméniennes de la fin du XIX^e siècle, la France représentait par excellence la « civilisation » et le modèle à suivre. Lire ces pages sur la Commune c'est donc lire la possibilité du surgissement de la barbarie au sein de la civilisation. Il y a comme un renversement de l'image de la France, « cette population qu'on dit civilisée »²⁴ et qui se révèle foyer de barbarie.

Dans le *Comercio*, « Nemo » va jusqu'à justifier la semaine sanglante comme « la lutte suprême de la société contre l'anarchie » tout en montrant les horreurs, synonymes de barbarie :

« Voici la ville qui prétend se trouver à la tête de la civilisation ! Et voici le peuple que le monde admire et envie ! Ouvrez les journaux de cette quinzaine et après les avoir lus, dites-moi si l'histoire des peuples les plus barbares a connu des pages plus noires que celles des événements des 22, 23, ... et 28 mai à Paris »²⁵.

L'autre journaliste du *Comercio*, Federico de la Vega, comme les autres libéraux espagnols correspondants de journaux américains (Castelar ou Pi y Margall pour l'Argentine par exemple), offre une vision un peu plus nuancée de la Commune – bien

²⁰ «las últimas consecuencias de los principios de 1789». *La Sociedad*, 05/07/1871.

²¹ «una verdadera parodia de la primera revolución». *El Comercio*, 22/05/1871.

²² «laboratorio predilecto de la civilización moderna [...] aparato eufónico de todas las predicaciones disolventes que, ha ya un largo siglo, desconciertan y degradan al mundo». *La Sociedad*, 20/05/1871.

²³ «un pueblo bárbaro, sanguinario y feroz [...] estos son los hombres que hoy dominan París, esta ciudad ilustrada, el foco de la moderna civilización». «una sociedad en plena decadencia». *El Comercio*, 01/06/1871.

²⁴ «esta población llamada culta». *El Comercio*, 22/05/1871.

²⁵ «la lucha suprema de la sociedad contra la anarquía». «¡Esta es la ciudad que pretende estar a la cabeza de la civilización! ¡Y este es el pueblo que el mundo admira y envidia! Abra U. los periódicos de esta quincena y después de haberlos leído dígame si la historia de los pueblos más bárbaros ha encontrado páginas más negras que las de los acontecimientos de los días 22, 23... y 28 de mayo, en París». *El Comercio*, 03/07/1871.

qu'il critique lui aussi « l'hydre de l'anarchie »²⁶ – en dénonçant sans ambages « la terreur blanche » de la répression. Ainsi, après « quatre mois de silence forcé » (car il est resté à Paris où la poste ne fonctionnait plus), Federico de la Vega publie un article pour rectifier les récits partiels qui « arrivent sur les plages du Nouveau Monde » et qui reprennent trop souvent les discours pro-versaillais du *Figaro* ou du *Gaulois*. Or cet article contient une page entière sur la « barbarie » de la France au cours de son histoire. Federico de la Vega mentionne « la semaine infernale, immense tâche de boue et de sang qui éclipse pour toujours les gloires de ce peuple », « la vapeur de sang qui se dégage de cette terre connue pour sa civilisation » puis établit que la France est fondamentalement l'un des peuples les plus barbares :

« Grattez l'écorce de civilisation de ce peuple incompréhensible et vous trouverez immédiatement la barbarie féroce du Gaulois et les intérêts sanguinaires et destructeurs des prêtres du culte druidique [...]. Dans l'histoire de tous les peuples se trouvent des tâches rougeâtres et des figures odieuses qui troublent l'intelligence [...]. Mais l'histoire de France est une mare de sang dont la vue donne des vertiges et elle seule offre une galerie de tigres à visage humain bien plus nombreuse que celle du reste du monde »²⁷.

L'Autre civilisé devient l'Autre sauvage. Lire à Lima ce qu'il se passe à Paris en 1871, c'est regarder la France, l'une des grandes puissances géopolitiques de l'époque, depuis la périphérie que représente le Pérou. Que ce soit pour critiquer la Commune ou pour critiquer la violence de sa répression, l'image de « nation civilisée » sur laquelle la France prétend fonder sa domination est invitée à être remise en question depuis une position subalterne, comme Frédéric Gracia Marin et Eva Lafuente le notent d'ailleurs aussi pour la presse cubaine moquant la France et la Prusse dans la Guerre de 1870 (Gracia Marin et Lafuente 2021 : 90).

La lecture des articles sur la Commune dans la presse liménienne suscite nécessairement des réflexions politiques chez les élites du Pérou. En particulier, la France n'apparaît plus comme l'exemple à suivre de République : l'idée que les communards seraient « les ennemis de la République qu'ils prétendent défendre »²⁸ revient souvent, mais aussi celle que « la République, ce gouvernement soi-disant de fraternité et d'ordre, détruit et blesse, annihile et détruit »²⁹. Si la France n'est plus le modèle par excellence, modèle social « civilisé » et modèle politique républicain, vers

²⁶ «la hidra de la anarquía». *El Comercio*, 04/05/1871.

²⁷ «la semana infernal, inmensa mancha de lodo y sangre que eclipsa para siempre todas las glorias de este pueblo», «el vapor de sangre que se desprende de esta tierra clásica de civilización», «raspen Ustedes la corteza de civilización de este pueblo incomprensible, y encontrarán en seguida la feroz barbarie del galo y los intereses sanguinarios y destructores de los sacerdotes del culto druidico [...] En la historia de todos los pueblos hay manchas rojizas y figuras odiosas que abrumen la inteligencia [...] Pero la historia de Francia es un charco de sangre cuya vista produce vértigos y ella sola ofrece una galería de tigres con faz humana mucho más numerosa que la del resto del mundo». *El Comercio*, 02/09/1871.

²⁸ «los enemigos de la República que pretenden defender». *El Comercio*, 19/06/1871.

où regarder ? Federico de la Vega suggère d'autres modèles politiques : « Le monde n'est pas la France ! », dit-il, en donnant l'exemple d'autres républiques, comme les États-Unis ou le Chili³⁰. Finalement, c'est peut-être l'Amérique hispanique elle-même qui aurait vocation à devenir modèle, comme le suggère « Nemo » : « L'avenir de la France est encore très sombre. L'idée de ce qu'est la liberté y est encore moins claire que dans notre Amérique hispanique³¹ ». La remise en question du statut de « nation civilisée » de la France permet au Pérou, et, au-delà, à la périphérie américaine, de se penser sous un jour différent.

Les regards sur l'Autre engendrent nécessairement des considérations sur soi. Si l'événement de la Commune de Paris est l'occasion de porter, à travers la presse péruvienne, une vision critique sur la France pour revaloriser l'Amérique hispanique, c'est aussi l'occasion de penser de possibles similitudes. En particulier, les articles sur la Commune ne peuvent qu'agiter le spectre d'une révolution sociale qui effraie l'élite. L'insurrection parisienne est en effet largement peinte comme celle de bandits haineux envieux des classes aisées. Ainsi, *La Sociedad* parle de « la plèbe la plus abjecte de Paris »³², qui aurait mis en place « trois mois de libertinage et de paresse », préférant « la mort au travail et à la vie dans la privation »³³. Dans *El Comercio*, « Nemo » affirme que les communards se battent « par appât du gain, par goût du pillage, par envie envers les classes les plus aisées, par haine de la société » et que « leur révolution n'est, au fond, qu'une guerre contre le capital et la propriété »³⁴. Il les décrit comme des ivrognes : « j'ai observé qu'ils avaient près d'eux deux tonneaux de vin qu'ils vidaient tour à tour dans les moments de répit, en buvant tous dans le même verre »³⁵. Dans un autre article, « Nemo » déclare que les communards étaient « pour certains, adeptes de l'Internationale, pour quelques-uns, socialistes et communistes, pour la plupart, aventuriers et ambitieux de la pire espèce »³⁶. Dans un autre article encore, il affirme qu'il « [il y avait] une demi-douzaine de révolutionnaires de bonne foi [...], les autres

²⁹ «La República, ese gobierno llamado de fraternidad, y de orden, destroza y hiere, aniquila y mata». *El Comercio*, 04/05/1871.

³⁰ «¡El mundo no es la Francia!». *El Comercio*, 02/09/1871.

³¹ «Lo que es el porvenir de Francia está muy oscuro todavía. Allí están mucho menos claras que en nuestra Hispanoamérica las ideas de lo que es la libertad». *El Comercio*, 01/06/1871.

³² «la plebe más abyecta de París». *La Sociedad*, 20/05/1871.

³³ «tres meses de crápula y de ocio», «[prefiriendo] la muerte a trabajar y vivir con escasez». *La Sociedad*, 19/07/1871.

³⁴ «[pelean] por amor al lucro, a la rapiña, a la destrucción, por envidia a las clases más acomodadas, por odio a la sociedad», «su revolución no es más en el fondo que una guerra al capital y a la propiedad». *El Comercio*, 01/06/1871.

³⁵ «he observado que tenían cerca de sí un par de barriles de vino que en los momentos de descanso vaciaban por turno, bebiendo todos en el mismo vaso». *Idem*.

³⁶ «adeptos de la Internacional algunos, socialistas y comunistas unos pocos, aventureros y ambiciosos de baja ralea los más». *El Comercio*, 18/07/1871.

[étaient] des hommes sans principes, sans honneur », « la majorité étaient des bandits »³⁷.

Le renversement de l'ordre social ainsi décrit peut logiquement effrayer le lectorat des journaux liméniens. Ainsi, l'imaginaire social construit par les récits journalistiques virulents envers la Commune va pouvoir réactiver chez certains membres de l'élite péruvienne des peurs plus anciennes³⁸ concernant les soulèvements et les révoltes.

De l'Autre étranger à l'Autre intérieur : références à la Commune et peur des soulèvements populaires chez les élites créoles péruviennes pendant et après la Guerre du Pacifique

La Commune de Paris contribue à alimenter une peur vague du « communisme » déjà présente depuis le milieu du XIX^e siècle (Ragas et Rosas Lauro 2007). Dans la presse, malgré certains articles qui tentent des éclaircissements³⁹, il y a d'ailleurs une confusion ou un mélange fréquent des termes « *comuna* » (Commune) et « *comunista* » (communiste) – ce que l'on trouve également dans la presse française. Ainsi, bien que la Commune de Paris ne soit pas directement liée au socialisme marxiste, *La Sociedad* parle par exemple de « l'ardeur véritablement infernale » des « insurgés communistes »⁴⁰ et *El Comercio* de « l'armée communiste »⁴¹ ou des « communistes morts »⁴². Or, pour les élites créoles liméniennes de la fin du XIX^e siècle, la peur du « communisme » se fond avec la peur d'un soulèvement des classes populaires, c'est-à-dire des classes urbaines de Lima, mais aussi des paysans autochtones et des travailleurs agricoles chinois ou afrodescendants. Cette double peur va être instrumentalisée par les classes dominantes péruviennes qui vont utiliser la référence à la Commune de Paris pour discréditer des révoltes intérieures.

Les documents sur les mouvements sociaux péruviens de la fin du XIX^e siècle, et plus spécifiquement de la période de la Guerre du Pacifique, étudiés depuis longtemps par des historiens et historiennes comme Wilfredo Kapsoli, Florencia Mallon ou Nelson Manrique, contiennent certaines références à la Commune de Paris (Kapsoli Escudero 1977, Mallon 1981, Manrique 1981). Il y a pu y avoir dans le Pérou de la fin du XIX^e

³⁷ « revolucionarios de buena fe, media docena [...] los demás son hombres sin principios, sin honradez ». *El Comercio*, 19/06/1871.

³⁸ Sur la peur au Pérou à travers l'histoire, voir Rosas Lauro 2005.

³⁹ Voir par exemple l'article intitulé « *comunistas y comunistas* » dans *El Comercio* de 12/05/1871 qui tente d'établir une précision sur les termes.

⁴⁰ « [el] ardor verdaderamente infernal » de « los insurrectos comunistas ». *La Sociedad*, 19/07/1871.

⁴¹ « el ejército comunista ». *El Comercio*, 01/06/1871.

⁴² « comunistas muertos ». *El Comercio*, 16/06/1871.

siècle, comme il y a eu ailleurs en Amérique, une présence effective de quelques anciens communards. Cependant, leur rôle au Pérou paraît mineur : on cite souvent Théodore Ber, mais il n'aurait pas été un communard si « convaincu » (Riviale 2018) ; on parle d'un certain Louis Faget fusillé à Cerro de Pasco mais son parcours n'est pas clair (Maticorena Estrada 2014 : 33 ; Guzmán Palomino 2020 : 107) ; etc. Par ailleurs, il semble que certaines personnes aient pu prêcher en faveur de la Commune, comme cela a pu être le cas lors de la « Commune de Chalaco » dans la région de Piura (côte nord du Pérou) en 1883, mais la nature du lien avec la Commune de Paris reste encore floue (Maticorena Estrada 2014)⁴³. Quoi qu'il en soit, les mouvements sociaux qui se multiplient à l'époque de la Guerre du Pacifique réveillent chez les élites créoles péruviennes une peur viscérale des soulèvements populaires qu'elles assimilent dès lors au communisme ou/et à la Commune⁴⁴. C'est ce qu'on peut voir notamment dans presse de la fin du XIX^e siècle.

On peut tout d'abord mentionner les soulèvements de travailleurs afrodescendants à Chinchá, sur la côte au Sud de Lima, en décembre 1879. Dans le contexte du désordre de la Guerre contre le Chili, ces travailleurs, qui sont encore exploités dans des conditions de semi-esclavage, se soulèvent contre les grands propriétaires terriens. Dans ses pages de décembre 1879, le *Comercio* parle alors de « communisme » et de « Commune ». Comme l'avait déjà noté Kapsoli, ces soulèvements font surgir la peur de la Commune, alors qu'il n'y a pas de lien direct avec l'insurrection parisienne de 1871 (Kapsoli Escudero 1977). Quelque temps plus tard, pendant l'occupation de Lima par les Chiliens, l'imaginaire de la Commune est à nouveau convoqué. Pendant cette période, les grands journaux péruviens cessent leur publication. On trouve cependant, dans les journaux de l'armée chilienne d'occupation (*La Actualidad* puis *La situación*) des comparaisons entre les mouvements populaires qui secouent Lima à l'époque et l'insurrection de la Commune de Paris à travers des comparaisons avec la situation de la France occupée par la Prusse (Guzmán Palomino 2020). On lit également dans *La Estrella de Panamá*, grand journal colombien largement diffusé : « à peine a-t-on appris à Lima la défaite de Miraflores [...] que les Indiens se sont soulevés et se sont presque répétées des scènes similaires à celles de la Commune de Paris »⁴⁵. Dans le texte original, l'expression pour désigner les « Indiens » (ou les métis d'ascendance autochtone) est « *el cholaje* », expression qui dans le contexte de l'époque est

⁴³ En 1883, une banderole rouge avec inscrit « *viva la Comuna* » aurait été déployée dans le cadre d'une révolte dans la région de Piura contre le parti *iglesista* (partisans de Miguel Iglesias, en faveur d'un accord de paix avec le Chili). Suivant ce qu'aurait affirmé Henri Favre, l'historien Miguel Maticorena Estrada pense qu'il y aurait pu y avoir dans le soulèvement de Piura des échos de la Commune de Paris. Cela n'est toutefois pas clairement établi et les documents ne concordent pas tous (Maticorena Estrada 2014 : 69).

⁴⁴ Sur ce point, les annexes du livre de Miguel Maticorena Estrada sur la « Commune de Piura » se révèlent fort intéressantes.

⁴⁵ « apenas se supo en Lima la derrota de Miraflores [...] se alzó el cholaje y casi se repiten las mismas escenas de la Comuna de París ». Reproduit dans Ahumada Moreno 1891.

particulièrement péjorative. On peut aussi lire des textes similaires sur les travailleurs agricoles chinois, autre population largement stigmatisée par les créoles liméniens. Il y a eu beaucoup de soulèvements de ces travailleurs contre leurs patrons pendant l'occupation de Lima, soulèvements également parfois taxés de « communes ». « Indiens », Noirs, Chinois... dans l'esprit des élites, les masses populaires sont assimilées aux communards. Ainsi, on trouve dans correspondances privées du propriétaire terrien Antero Aspillaga à l'époque de la Guerre du Pacifique des mentions apeurées de la Commune de Paris pour évoquer la possibilité de rébellions similaires au Pérou (Kapsoli 1980 : 37 ; Bonilla 1980 : 190).

Si cette peur concerne les « Indiens », les Afrodescendants et les Chinois, c'est parce que l'élite créole péruvienne est épouvantée par ce qu'elle nomme « la guerre des castes » ou « la guerre des races », véritable topique hispanoaméricain. Dans le Pérou du XIX^e siècle, cette peur était exacerbée depuis la rébellion indigène de Juan Bustamante dans la région andine de Puno en 1867-1868 : la rébellion avait fait couler énormément d'encre, en particulier dans *El Comercio*, et avait vu plus que jamais consacrée l'expression « *guerra de razas* » (Yvinec 2021 : 263-264). Autrement dit, la peur de la Commune venue de l'étranger se mêle à la peur péruvienne ancienne de l'Autre intérieur, en particulier la peur de « l'Indien », qui remonte, entre autres, à la rébellion de Túpac Amaru un siècle auparavant et à celle de Pumacahua – pendant laquelle le vice-roi Abascal avait d'ailleurs essayé de diffuser la peur de la « guerre des castes ». Au XIX^e siècle, « la guerre des castes » ou « la guerre des races » est une stratégie discursive largement utilisée par la classe dominante pour propager la peur dans le cadre d'une représentation de plus en plus racialisée de la société – comme en témoigne d'ailleurs l'appellation « guerre des castes » pour désigner les épisodes de violence ayant secoué le Yucatán au Mexique.

C'est ainsi que « la guerre des castes » et « la Commune » sont mises en parallèle pendant l'occupation chilienne de Lima (Guzmán Palomino 2020). Pendant la guerre civile qui en découle, ceux qui sont favorables à un accord avec le Chili (les partisans de Miguel Iglesias) essaient de convaincre que les partisans de la résistance (ceux de Andrés Bello Cáceres), parmi lesquels se trouvent des « Indiens », sont du côté du chaos révolutionnaire : « Pendant ce temps, on ment aux Indiens, on les fait se révolter, on fait la guerre des castes, de la Commune, de la barbarie, pour [...] blesser le pays dans ce qu'il a de plus noble, c'est-à-dire la vie des citoyens blancs et la disparition des sources de richesse et de production »⁴⁶, déclare le colonel *iglesista* Luis Milón Duarte en demandant à un partisan de Cáceres de se rendre. Dans une autre correspondance, il

⁴⁶ «Mientras tanto se miente, se subleva a los indios, se hace práctica la guerra de castas, de la comuna, de la barbarie para [...] herir al país en su elemento más noble, cual es la vida de los ciudadanos blancos y la desaparición de las fuentes de riqueza y producción». Reproduit dans Ahumada Moreno 1891: 301.

mentionne à nouveau « la commune des hordes d'insurgés »⁴⁷ pour désigner les *caceristas*.

Les classes dominantes se réfèrent aussi à « la guerre des races » et à la Commune ou au « communisme » pendant la rébellion d'Atusparia de 1885 dans la région péruvienne de Áncash (Andes du Nord) contre le rétablissement du tribut indigène par Iglesias qui a signé la paix d'Ancón avec les Chiliens. Il est possible que dans cette révolte à laquelle se joignent des secteurs non seulement paysans mais aussi artisans de toute la région du Callejón de Huaylas, l'un des idéologues, Luis Felipe Montestruque, qui déclare prôner un socialisme néoinca, ait été inspiré par la Commune. La révolte est en tout cas décrite à plusieurs reprises dans la presse comme une révolte « raciale », « communiste » (Stein 1988 : 130-136). Il n'est d'ailleurs pas anodin qu'une fois le conflit résolu, Atusparia, gracié par le pouvoir, se sente obligé de déclarer, comme cela est rapporté dans *El Comercio*, que « ce n'était pas l'idée de communisme, ni de haine de race, qui poussa les Indiens à se soulever en masse »⁴⁸.

Dans les années qui suivent, on continue de trouver des références à la Commune de Paris dans la presse péruvienne pour exprimer la crainte des mouvements sociaux. On sait par exemple par le journal *El Sol* que *El bien público*, journal catholique conservateur, consacre, le 28 octobre 1886, « un article éditorial furieux contre les principes libéraux, prédisant qu'il y aura une commune à Lima quand on s'y attendra le moins »⁴⁹. En 1887, la revue *El Perú Ilustrado* publie une nécrologie du haut fonctionnaire Genaro Saavedra dans laquelle il est indiqué qu'il s'est trouvé, à un moment des troubles liés à la Guerre contre le Chili, « au milieu des balles de la Commune »⁵⁰. Dans cette même revue, l'écrivain Carlos Germán Amenázaga, qui n'est pourtant pas conservateur et qui critique la classe aisée, publie un poème où il associe « la Commune » à « la populace ignorante »⁵¹.

La Commune de Paris est donc devenue, dans le Pérou de la fin du XIX^e siècle, une référence dans l'imaginaire collectif. Pour les classes dominantes de l'époque, elle était avant tout synonyme de soulèvement des masses populaires et de renversement de l'ordre social.

⁴⁷ «la comuna de las hordas montoneras». Reproduit dans Ahumada Moreno 1891: 290.

⁴⁸ «no había sido la idea del comunismo, ni el odio de razas lo que movió en masa a los indios a combatir las fuerzas iglesistas». *El Comercio*, 01/06/1886.

⁴⁹ «un furibundo artículo editorial contra los principios liberales a pronosticar que habrá en Lima cuando menos se piense una comuna». *El Sol*, 30/10/1886.

⁵⁰ «en medio de las balas de la comuna». *El Perú Ilustrado*, 01/10/1887.

⁵¹ «la chusma ignorante». *El Perú Ilustrado*, 01/12/1887.

Conclusion

La Commune de Paris, événement global, a été une référence pour beaucoup de mouvements ouvriers à travers le monde. Au Pérou, le célèbre anarchiste Manuel González Prada y consacre un article pour la célébrer (et en montrer les limites) dans la revue *Los Peruanos* en 1909. D'un autre côté, la Commune avait aussi servi de repoussoir en ravivant, chez la majeure partie de l'élite créole de la fin du XIX^e siècle, la crainte des soulèvements populaires. Ces classes dominantes avaient eu, à travers la presse alors en pleine expansion, largement connaissance de la Commune de Paris et l'avaient intégrée à leur imaginaire social, en mêlant la peur du « communisme » à la peur des masses. Or, d'une certaine façon, cette double peur continue d'exister dans le Pérou d'aujourd'hui.

Sources

Périodiques

El Comercio (1839 -)

El Nacional (1865 – 1879)

El Perú Ilustrado (1887 - 1892)

La Sociedad (1870-1879)

El Sol (1886)

Autres imprimés

AHUMADA MORENO, Pascual. *Guerra del Pacifico. Recopilación completa de todos los documentos oficiales, correspondencias y demás publicaciones referentes a la guerra que ha dado a luz la prensa de Chile, Perú y Bolivia, conteniendo documentos inéditos de importancia.* Lima, Imprenta del Progreso, 1891.

Bibliographie

BONILLA, Heraclio. *Un siglo a la deriva: ensayos sobre el Perú, Bolivia y la guerra.* Lima, IEP, 1980, 236 p.

CÉSAR, Marc et GODINEAU, Laure (éd.). *La Commune de 1871 : une relecture.* Grane, Créaphis, 2019, 592 p.

CORDILLOT, Michel (éd.). *La Commune de Paris 1871 : les acteurs, l'événement, les lieux.* Paris, Éditions de l'Atelier, 2021, 1438 p.

DELUERMOZ, Quentin. *Commune(s) 1870-1871. Une traversée des mondes au XIX^e siècle.* Paris, Le Seuil, 2020, 448 p.

GODINEAU, Laure. *La commune de Paris par ceux qui l'ont vécue.* Paris, Parigramme éditions, 2010, 253 p.

GRACIA MARIN, Frédéric et LAFUENTE, Eva. «La caricatura cubana en pie de guerra: la circulación de imágenes de la guerra francoalemana durante la Guerra de los diez años (1870-1871)», *Trayectorias satíricas, Carnets de l'ASCIGE*, n°2, 2021, p. 77-99.

GUZMÁN PALOMINO, Luis. «Lima, enero de 1881: saqueo, matanza, guerra de razas y Comuna», *Desde el sur*, n°12 (1), 2020, p. 97-125.

KALIFA, Dominique, RÉGNIER, Philippe, THÉRENTY, Marie-Ève et VAILLANT, Alain (dir.). *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse au XIX^e siècle*. Paris, Nouveau Monde Éditions, 2011, 1762 p.

KAPSOLI ESCUDERO, Wilfredo. *Los movimientos campesinos en el Perú 1879-1965*. Lima, Delva Editores, 1977, 300 p.

LEMPERIERE, Annick, LOMNÉ, Georges, MARTÍNEZ, Frédéric et ROLLAND, Denis (coord.). *L'Amérique Latine et les modèles européens*. Paris, L'Harmattan, 1998, 540 p.

LÓPEZ MARTÍNEZ, Héctor. *Los 150 años del Comercio 1839-1989*. Lima, Ediciones de "El Comercio", 1989, 560 p.

LUCÍA, Daniel Omar de. «El fantasma de la Comuna sobre el Río de la Plata (imágenes, tensiones y debates)», *Pacarina del Sur*, n°48, 2022 [en ligne: <http://pacarinadelsur.com/nuestra-america/huellas-y-voces/2046-el-fantasma-de-la-comuna-sobre-el-rio-de-la-plata-imagenes-tensiones-y-debates> (consulté le 27/09/2024)].

MALLON, Florencia. «Problema nacional y lucha de clases en la Guerra del Pacífico. La resistencia de la Breña en la sierra central», *Allpanchis*, n°17-18, 1981, p. 203-231.

MANRIQUE, Nelson. *Las guerrillas indígenas en la guerra con Chile*. Lima, Editora Ital Perú, 1981, 418 p.

MATICORENA ESTRADA, Miguel. *La comuna de Piura y Chalaco: montoneras, 1883*. Lima, Pertoperú, Ediciones Copé, 2014, 344 p.

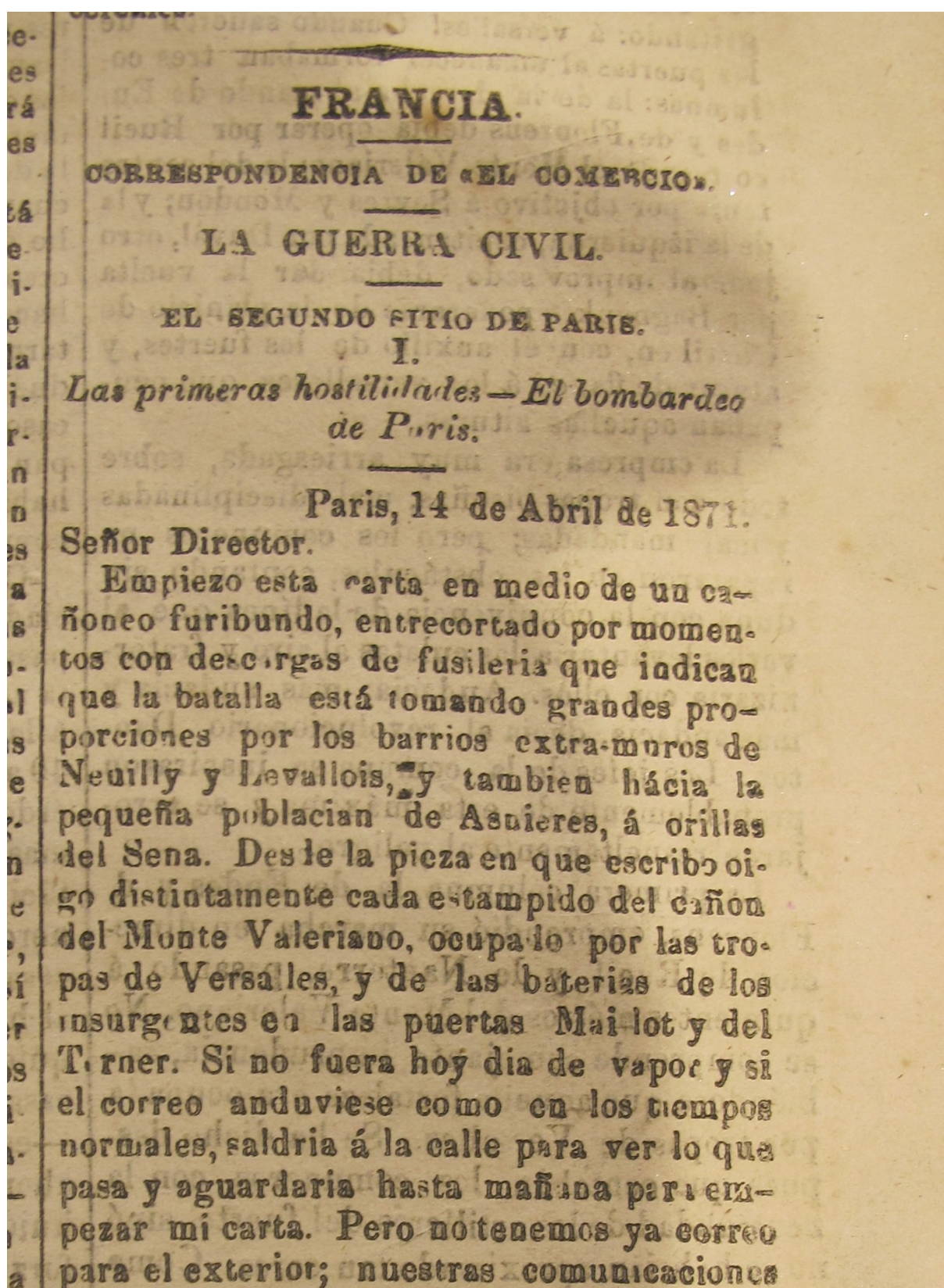
RAGAS, José et ROSAS LAURO, Claudia. « Las revoluciones francesas en el Perú (1789-1848) », *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, n°36 (1), 2007, p. 51-65 [en ligne : <https://doi.org/10.4000/bifea.4460> (consulté le 12/09/2024)].

RIVIALE, Pascal. « Un Communard parmi les américanistes : biographie de Théodore Ber », *Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie*, Paris, 2018 [en ligne <https://www.berose.fr/article1413.html> (consulté le 29/09/2024)].

ROSAS LAURO, Claudia (ed.). *El miedo en el Perú, siglos XVI a XX*. Lima, PUCP, 2005, 285 p.

STEIN, William. *El levantamiento de Atusparia. El movimiento popular ancashino de 1885: un estudio de documentos*. Lima, Mosca Azul Ediciones, 1988, 365 p.

YVINEC, Maud. « Les Péruviens auparavant nommés Indiens ». *Discours sur les populations autochtones des Andes dans le Pérou indépendant (1821-1879)*. Rennes, PUR, 2021, 333 p.



El Comercio, 1^{er} juin 1871

SECCION EXTERIOR

PARIS.

(CORRESPONDENCIA DE «LA SOCIEDAD.»)

Mayo 31 de 1871.

SS. EE.

La Comuna está vencida; aquel miserable edificio político se ha hundido en la sangre y en las llamas.

Cuando os escribía mi última correspondencia, fechada en Versalles el 15 de mayo, la Comuna sintiéndose mas y mas asediada, apretaba aun el yugo de fierro que hacia pesar sobre la poblacion parisiense. Yo salí el 14, y un decreto del comité de salvacion pública inserto en el «Diario oficial» del mismo dia obligaba á todos los habitantes de Paris á procurarse un certificado de identidad. Era esta, al mismo tiempo que una medida de policia para asegurarse contra individuos sospechosos destinados á servir de *rehenes*, un medio de poner la mano sobre los hombres de 19 á 40 años, aun refractarios contra el decreto de la Comuna, para el levantamiento en masa.

Al mismo tiempo se organizaban en los distritos verdaderas casas de hombres. Cada dia un distrito se veia sitiado por bata-

La Sociedad, 6 juillet 1871